
III. ÉTHIQUE ET SCIENCES BIOLOGIQUES : PARCOURS BIO-MÉDICAL

Contenus et plan du cours

Syllabus.....	2
ÉTHIQUE ET INTUITIONS MORALES [INTRODUCTION].....	3
Introduction à l'éthique et à la philosophie morale.....	4
Origine et fondement de la morale.....	5
Fin(s) et moyen(s) : un problème et trois réponses possibles à la question kantienne.....	6
Un dernier aspect de la question morale : comment déterminer le « je » moral qui agit ?.....	8
Éthique et morale dans le contexte des sciences biologiques.....	11
Éthique appliquée aux sciences biologiques.....	11
1. La bioéthique.....	14
2. Le transhumanisme.....	15
3. Législation et bioéthique.....	16
4. Exemples de lois politiques concernant l'application des techniques bio-médicales.....	17
Conclusion Qu'est-ce qui rend une loi éthiquement acceptable ?.....	19
Lexique.....	20
Bibliographie.....	20



Syllabus

Période

Novembre et décembre | Six semaines, 12 heures de cours.

Objectifs généraux

- Présenter le débat philosophique en matière d'éthique et bioéthique.
- Fournir quelques notions relatives aux concepts fondamentaux de la philosophie morale : autonomie/hétéronomie, formalisme, conséquentialisme, dignité, respect.
- Introduire la méthode de la dissertation : problématisation du sujet.

Connaissances

- Comprendre et retenir la signification des concepts liés aux thèmes de l'éthique et de la morale.
- Reconnaître les problématiques et les auteurs significatifs dans le débat sur la morale.

Compétences

- Définir un concept.
- Identifier un raisonnement et produire un argument.
- Analyser l'argumentation d'un texte philosophique.
- Rédiger une introduction pour une explication de texte.

Résultats attendus

- Connaître certains problèmes liés à la philosophie morale et les positions philosophiques.
- Rédiger un essai argumentatif.

Prérequis

- Connaissances et compétences acquises en ST2S.

Références au programme

Perspectives : la morale et la politique.

Notions : la justice, la liberté, la technique.

Repères : absolu/relatif ; contingent/nécessaire ; essentiel/accidentel ; légal/légitime ; objectif/subjectif ; obligation/contrainte ; origine/fondement ; public/privé ; transcendant/immanent ; universel/général/particulier/singulier.

Auteurs : Rousseau, Kant ; Arendt, Jonas, Rawls.

Méthodes d'enseignement

Cours magistral. Lectures et explication de textes. Projection de vidéo et débat. Exercices dirigés.

Évaluation

CCF : questionnaire sur document audio-visuel [Coeff. 2 | Trimestre 1].

Fin module : Essais argumentatif guidé (en préparation de la dissertation) [Coeff. 2 | Trimestre 2].

Éthique et intuitions morales [introduction]

La question « Que dois-je faire ? », formulée par Kant, résume l'un des enjeux fondamentaux de la réflexion éthique : comment déterminer ce qui est moralement juste ? Cette question nous amène à considérer ce qui fonde nos actions, ainsi que les valeurs et les finalités qui orientent nos choix de vie. Face à cette question, trois grandes réponses émergent : celle du bien, qui suggère que l'on doit se conformer aux normes universelles du juste ; celle du bonheur, qui place le bien-être et la satisfaction des désirs comme horizon de l'action morale ; et enfin celle de l'accomplissement de l'existence, qui considère que l'éthique réside dans la réalisation du potentiel humain et de notre véritable essence. Dans ce cours, on va explorer ces réponses à travers les anciennes éthiques de la vertu et du bonheur, les théories modernes de l'obligation morale et du respect de la personne, et les approches critiques de Nietzsche. En confrontant chaque perspective à des dilemmes moraux et à nos intuitions éthiques, nous chercherons à discerner la nature et la source de notre devoir moral, ainsi que le chemin à suivre pour parvenir à une vie éthique pleinement accomplie. Au-delà de l'examen des doctrines, la réflexion porte également sur des dilemmes moraux concrets, qui permettent d'expérimenter la mise en application de ces théories et de tester leur portée. Ce parcours philosophique nous amènera ainsi à interroger la source de nos intuitions morales et à discerner si notre action doit être guidée par la raison pure, les sentiments, ou une harmonie entre les deux.

Ce cours explore une deuxième perspective qui s'ajoute à celle théorique abordée dans la première partie de l'année : à la théorie on ajoute la pratique. Pour préciser : la *théoria*, ou la contemplation théorique, consiste à analyser et à comprendre le monde réel, les idées, ainsi que les fondements et les concepts de chaque doctrine ; la *praxis*, ou la mise en œuvre pratique, concerne la manière dont ces idées s'appliquent aux actions et aux choix de vie concrets. En confrontant chaque perspective à des dilemmes moraux et à nos intuitions éthiques, nous chercherons ainsi à discerner la nature et la source de notre devoir moral, tout en examinant comment parvenir à une vie éthique pleinement accomplie, à la fois dans la réflexion et dans l'action.

La machine à expériences de Robert Nozick

Échangeriez-vous votre vie réelle, marquée par des frustrations et des déceptions, des succès partiels et des rêves inaccomplis, contre une vie d'expériences désirables mais complètement artificielles, provoquées par des moyens chimiques ou mécaniques ?

Supposez qu'il existe une machine qui puisse vous faire vivre toutes les formes d'expérience que vous souhaitez. Des neuropsychologues géniaux seraient capables de stimuler votre cerveau de telle sorte que vous pourriez croire et ressentir que vous êtes en train d'écrire un grand roman, de vous faire un bon ami, de lire un livre intéressant ou de faire n'importe quoi d'autre qui correspond à vos désirs. Mais, en fait, vous seriez en permanence dans la machine, avez des électrodes branchés sur le crâne. C'est vous qui fixeriez le programme des expériences que vous souhaiteriez avoir pour deux ans disons. Ensuite, vous auriez quelques heures hors de la machine pour choisir le programme des années suivantes. Bien entendu, une fois dans la machine, vous ne sauriez pas que vous y êtes ; vous penseriez que tout arrive vraiment.

Vous brancheriez-vous ?

[Ne vous arrêtez pas à des problèmes mineurs comme celui de savoir qui fera marcher les machines si tout le monde se branche !]¹

1 D'après un cas proposé par Robert Nozick, *Anarchie, État et utopie*, Paris, PUF, 1988, p. 64.

L'expérience de pensée de la machine à expériences de Robert Nozick est un outil de conceptualisation qui permet d'interroger nos intuitions morales en posant le dilemme du choix entre une vie réelle et une existence artificiellement heureuse. Premièrement, elle interroge le rôle de la conscience morale dans nos choix : branchés à cette machine, nous vivrions sans aucun sens des responsabilités ni des conséquences de nos actions, ce qui nous priverait de la conscience morale qui nous pousse à répondre aux autres et à nous-mêmes – mais le choix initial de nous brancher et de programmer les expériences nous revient. Deuxièmement, elle soulève la question du bonheur et de l'hédonisme : serait-il suffisant de ressentir un plaisir ininterrompu pour mener une vie bonne ? La machine de Nozick suggère que le simple plaisir, aussi intense soit-il, ne suffit pas à satisfaire notre besoin de signification et de contribution réelle dans le monde. Finalement, la question de l'authenticité se pose, tant pour la vie elle-même que pour les choix que nous y faisons. Une vie sans réalité objective nous priverait d'expériences authentiques et de défis, ainsi que de la possibilité de faire des choix libres et significatifs. Au fond, Nozick semble ainsi soutenir que l'authenticité et la conscience morale sont des conditions essentielles pour une vie digne d'être vécue, indépendamment de la quantité de plaisir qu'elle comporte.

[Approfondissement. Le texte complet de Ruwen Ogien sur la machine à expériences avec différents scénarios | télécharger le document PDF au lien suivant :]

Introduction à l'éthique et à la philosophie morale

Dans le langage courant, les termes *éthique* et *morale* sont souvent utilisés comme synonymes de manière interchangeable pour désigner les principes qui régissent nos actions. Cependant, bien qu'ils se recoupent parfois, ces deux notions ont des significations différentes et, pour cela, peuvent avoir des usages distincts. L'étymologie des mots nous éclaire déjà sur leurs nuances : le terme *éthique* vient du grec *êthos*, signifiant le caractère ou la manière d'être d'une personne, tandis que *morale* provient du latin *mos, moralis*, qui renvoie aux mœurs et aux coutumes. Cette distinction de type étymologique reflète aussi une différence conceptuelle : l'éthique concerne le caractère et la formation de soi, elle s'ancre dans les choix personnels et touche à ce que l'individu juge bon pour lui-même. La morale, quant à elle, est inspirée par des règles sociales et culturelles partagées, orientant nos comportements vers des valeurs collectives.

On peut donc dire que l'éthique désigne la réflexion sur la manière de bien vivre et les vertus individuelles qui mènent au bonheur. En grec ancien, cette notion renvoie à la question de l'*eudaimonia* (εὐδαιμονία), souvent traduit par « bonheur » ou « épanouissement ». Quant à la morale, elle fait référence aux règles et aux normes qui dictent ce qui est considéré comme bien ou mal dans une société donnée. La morale est donc plus prescriptive et normative, tandis qu'on peut voir dans l'éthique une quête personnelle de sens et de vertu. Cette distinction a une conséquence importante : l'éthique, tournée vers le caractère, porte davantage de poids dans nos choix privés, dans la manière dont chacun développe ses valeurs et sa personnalité. La morale, orientée par des normes culturelles, interroge notre rapport à la société et éclaire nos choix dans la sphère publique. Ce lien entre morale et collectif conduit naturellement à la politique, qui régit la vie en commun. Ainsi, réfléchir sur la morale implique aussi de questionner nos devoirs sociaux, nos responsabilités collectives et notre engagement envers autrui et dans la société.

Origine et fondement de la morale

La philosophie morale s'intéresse à la question des fondements des normes sociales (*morale*) et de la recherche individuelle d'une sagesse pratique basée sur la vertu (*éthique*). Il est essentiel de bien différencier ces deux concepts, car ils renvoient à des dimensions distinctes de notre rapport au bien et à l'action juste. Dans le cas de la morale, la réflexion se dirige vers les origines de ces normes et des principes qui orientent nos comportements au sein de la société. On peut ainsi envisager trois sources possibles : naturelle, culturelle, et religieuse.

L'idée d'une origine naturelle de la morale repose sur la conception d'une humanité régie par des principes essentiels et, par conséquent, universels, liés à la nature humaine ou aux lois de la nature. Dans cette perspective, la morale découlerait de l'inné, d'un ensemble de valeurs et de comportements inscrits dans la nature de l'être humain, qui permettent la vie sociale et facilitent la survie de l'espèce.

Il existe une dimension culturelle et sociale à la morale : elle se développe et se façonne au fil du temps par des interactions humaines, les coutumes et les normes collectives acquises. Ce qui est considéré comme « bon » ou « juste » est donc influencé par les valeurs d'une société spécifique, qui évoluent et varient selon les contextes historiques et culturels. Finalement, cette dimension culturelle est renforcée par des systèmes de croyances religieuses, qui ont joué un rôle déterminant dans l'établissement et la préservation de normes morales. Bien que la religion soit une construction culturelle, acquise par la transmission, elle a exercé une force morale considérable à travers les siècles, en fournissant une justification transcendante aux valeurs et aux règles sociales. La religion, en ancrant la morale dans une autorité supérieure, renforce ainsi l'adhésion des individus aux normes collectives et façonne les comportements au nom du sacré ou du divin.

En ce qui concerne l'éthique, elle s'intéresse moins aux normes collectives qu'à la manière dont chaque individu, de façon autonome, élabore des principes pour guider ses propres actions et construire une vie bonne. Plutôt que d'être fixée par des normes externes ou culturelles, l'éthique repose sur une recherche personnelle de sagesse pratique, orientée vers la vertu. Elle vise ainsi à répondre à la question : comment devrais-je vivre pour m'épanouir et accomplir mon potentiel humain ?

La perspective éthique trouve ses racines dans la philosophie antique, notamment chez les Grecs, pour qui la vie vertueuse est le moyen d'atteindre l'*eudaimonia* (le bonheur ou la plénitude) par l'harmonie des désirs et la maîtrise de soi. Contrairement à la morale, qui impose des devoirs à partir de valeurs collectives, l'éthique se construit à partir de la réflexion personnelle et du développement intérieur de l'individu. Elle implique une pratique quotidienne, une *praxis*, qui vise à former le caractère (l'*êthos*) par des choix éclairés et libres, en vue de l'amélioration de soi.

Ainsi, là où la morale tend à s'adresser à l'individu en tant que membre de la société, l'éthique s'adresse à lui en tant qu'être autonome, soucieux de son accomplissement personnel. Elle explore la manière dont chacun peut construire une vie authentique, alignée avec ses valeurs profondes et ses aspirations. Dans ce sens, l'éthique devient une quête de soi, une discipline du caractère qui oriente les décisions individuelles sans nécessairement dépendre des attentes sociales ou religieuses.

Fin(s) et moyen(s) : un problème et trois réponses possibles à la question kantienne

Le problème éthique et moral que nous abordons ici est celui du rapport entre la fin de notre action et les moyens que nous utilisons pour l'atteindre. La question kantienne « Que dois-je faire ? » incarne parfaitement cette interrogation, en cherchant à déterminer non seulement ce qui est requis moralement, mais aussi comment nos actions se justifient en fonction de leurs objectifs et des moyens qu'elles impliquent. Kant, en développant une réponse formelle et universelle à cette question, soulève un débat essentiel : quelle est la finalité de nos actions, et de quels moyens pouvons-nous disposer pour y parvenir ?

Ce questionnement peut se décliner en une alternative fondamentale : la fin prime-t-elle sur les moyens, donc tous les moyens sont-ils justifiés dès lors qu'ils permettent d'atteindre une fin souhaitable, ou, au contraire, aucune fin, même éthiquement souhaitable, pourrait-elle justifier l'emploi de moyens immoraux ? Les réponses à cette question se cristallisent souvent autour des notions de bien et de mal : devons-nous toujours viser une bonne fin avec de bons moyens, ou peut-on accepter d'employer des moyens discutables pour atteindre une fin jugée noble ? Ce dilemme constitue un des enjeux de la philosophie morale, en ce qu'il engage notre conception même de la responsabilité éthique. À la question « Que dois-je faire ? », la traditions philosophique fournit trois réponses différentes : faire le bien, rechercher le bonheur, accomplir sa vie.

Le bien

Lorsque on répond à l'impératif qui impose de faire le bien, c'est-à-dire orienter chaque action vers ce qui est moralement juste, indépendamment des conséquences. Néanmoins, il reste à déterminer ce qu'on entend par « bien ». Définir ce qui est « bien » pose un problème pour la philosophie morale, car ce concept se révèle complexe. Ce qui est « bien » semble, en effet, dépendre des contextes culturels et historiques – par conséquent il existe aussi des différences dans les conceptions philosophiques qui le définissent de manière divergente. Cette multiplicité de perspectives peut nous faire glisser vers un certain relativisme moral, où le bien serait simplement ce qui est perçu comme tel dans une époque ou une société donnée, risquant ainsi de perdre toute universalité ou objectivité.

Pour Platon, par exemple, le bien est un idéal transcendant, une forme parfaite qui existe indépendamment du monde sensible et auquel les êtres humains doivent aspirer. Le Bien est la plus haute réalité, à la fois la cause et le fondement de toute connaissance et de toute moralité ; il est intemporel et immuable. Dans cette perspective, le Bien possède une valeur universelle, et les actions humaines doivent s'orienter vers cette transcendance. À l'opposé, Aristote situe le bien dans le monde immanent, en le rendant dépendant de la nature humaine et des objectifs que chaque être humain poursuit pour réaliser son épanouissement. Pour lui, le bien est avant tout ce qui permet d'atteindre la *eudaimonia* (le bonheur ou la plénitude) grâce à la pratique des vertus, et il prend donc une dimension plus concrète et subjective, liée aux dispositions de chaque individu dans sa vie sociale et politique.

Une autre vision très originale et renversant appartient à Nietzsche, qui remet radicalement en question la valeur transcendante du bien et du mal. Pour lui, le bien est ce qui est bon pour la vie, c'est-à-dire ce qui renforce la vitalité, l'affirmation de soi et la puissance d'un individu ou d'une culture. Il rejette les valeurs morales traditionnelles qu'il considère comme affaiblissantes et s'oppose à l'idée de vérités morales universelles. Le bien, dans ce cadre, est relatif à chaque volonté, à chaque force créatrice et à la capacité de l'individu à s'affirmer sans renoncer à sa puissance.

Les différentes conceptions du bien révèlent ainsi une tension entre, d'une part, l'aspiration à une norme universelle et, d'autre part, l'idée que le bien pourrait varier en fonction des perspectives et des besoins. Cela nous place devant la difficulté de définir le bien sans tomber dans un relativisme où tout est également valable.

Le bonheur

On peut aussi répondre à l'injonction qui nous mène à rechercher le bonheur, en adoptant des moyens qui contribuent à maximiser le bien-être de soi ou des autres, comme le propose l'éthique conséquentialiste. Le bonheur peut être défini comme un état de satisfaction durable, de plénitude ou de sérénité, correspondant à l'atteinte d'objectifs personnels. Dans les éthiques anciennes, ce bonheur – ou *eudaimonia* – désigne bien plus qu'un plaisir ou une satisfaction ponctuelle : il représente un idéal de vie accomplie et vertueuse, où la personne agit en accord avec sa nature profonde et en harmonie avec la société et l'univers. Pour Aristote, par exemple, l'*eudaimonia* est le bien suprême que l'individu doit atteindre par la vertu et la raison, dans un équilibre entre désirs et devoirs. Le bonheur ne se limite donc pas au bien-être personnel, mais suppose un engagement moral et une intégration sociale, où le respect des autres, le développement de soi, et la poursuite du bien de la cité se rejoignent.

L'hédonisme, en revanche, met l'accent sur le plaisir comme composante essentielle du bonheur, et adopte une approche plus conséquentialiste : le bien moral est défini en fonction des conséquences heureuses de nos actions. Dans cette perspective, on vise à maximiser les plaisirs et à minimiser les douleurs, non seulement pour soi mais afin de parvenir à l'*ataraxie*, un état de tranquillité d'esprit. L'hédonisme inspire donc des éthiques modernes comme l'utilitarisme de Bentham ou de Mill, qui cherchent à maximiser le bonheur général.

Mais la recherche du bonheur présente des difficultés pour la philosophie morale. D'abord, le bonheur est subjectif et dépend des préférences, des désirs, et du contexte personnel de chacun. Ce caractère individuel rend complexe l'élaboration de règles universelles ou de principes éthiques applicables à tous. D'ailleurs, le bonheur peut aussi être incompatible avec les exigences du devoir : certaines actions, bien qu'éthiquement justes, peuvent aller à l'encontre du bien-être personnel ou collectif. Enfin, l'obsession du bonheur risque de nuire à d'autres valeurs, comme la justice ou la vérité, et de favoriser une approche instrumentale des relations humaines (et de soi-même aussi), où la personne devient un moyen pour atteindre sa propre satisfaction.

La vie

Enfin une troisième réponse possible à la question du devoir impose d'accomplir sa propre vie, ce qui implique de donner un sens et une direction à son existence, en choisissant les moyens qui permettent une authentique réalisation de soi et de ses potentialités. Dans les éthiques anciennes, cette quête de l'accomplissement personnel était centrale : elle passait par la recherche de la vertu (Aristote) et par l'harmonie avec la nature (stoïcisme), conduisant à une vie épanouie et en accord avec le monde. L'homme doit ainsi « accomplir sa nature » en déployant ses capacités rationnelles et morales, tout en trouvant sa place dans la cité et dans l'ordre naturel. Dans cette perspective, accomplir sa vie revient à développer pleinement ce que l'on est, de façon à réaliser son essence dans un équilibre entre soi et le monde extérieur.

C'est Nietzsche qui donne une signification nouvelle et radicale à cette injonction. Le philosophe allemand rejette les idéaux universels de bien et de vertu, pour promouvoir une affirmation créatrice de la vie, où chacun doit transcender ses limites et créer ses propres valeurs. L'homme accompli est celui qui, tel le surhomme (*Übermensch*, ou surhumain), surmonte ses instincts de faiblesse et ses conditionnements sociaux pour affirmer son existence selon sa propre volonté et sans soumission à des idéaux imposés. Chez Nietzsche, donc, *accomplir sa vie* ne consiste pas à suivre un modèle préétabli de l'accomplissement humain, mais à transformer ses limites en une force de dépassement, en accord avec la puissance de vie.

Cependant, cette injonction à accomplir sa vie soulève, elle aussi, des difficultés philosophiques. D'abord, la subjectivité et la relativité de cette recherche : chacun peut avoir sa propre conception de ce qu'est une vie accomplie, rendant difficile l'établissement de critères universels d'accomplissement. Ensuite, se pose le problème métaphysique du déterminisme : suis-je ce que je deviens ou deviens-je ce que je suis ? Autrement dit, ai-je le choix de me réaliser librement, ou suis-je déterminé par ma « physiologie », mes pulsions et mes penchants, et, même, le contexte social ? Cette question, cruciale pour la philosophie morale, remet en cause la possibilité d'un accomplissement réellement autonome, et renvoie à un débat central sur la liberté humaine et le pouvoir de se transformer.

Un dernier aspect de la question morale : comment déterminer le « je » moral qui agit ?

Une interprétation de la question kantienne concerne le sujet du devoir. En l'exprimant à la première personne on peut affirmer que l'action morale engage avant tout une responsabilité personnelle et directe. En effet, nul ne peut déléguer à autrui – ni à un collectif impersonnel (*nous*), ni à un sujet indéterminé (*on*) – son propre devoir moral. La morale, en ce sens, relève d'une réflexion et d'un engagement individuels : chaque « je, moi » doit répondre de ses choix et de leurs conséquences. Cette responsabilité personnelle est la base de toute éthique, impliquant que chacun reconnaisse son devoir de répondre de ses actes.

Cependant, cette notion du « je » pose des difficultés conceptuelles. D'abord, peut-on définir le « je » comme strictement singulier, un individu agissant de manière autonome et responsable ? Dans cette perspective, chacun est seul responsable de ses choix, car il est un « sujet moral » singulier, dont les valeurs, les décisions et la conception du bien peuvent varier d'une personne à l'autre. Mais ce modèle du « je » pose la question du relativisme moral : si chaque individu est seul juge de ce qui est bien ou mal, comment éviter le risque de subjectivité ou de fragmentation des valeurs ? Ce modèle de l'autonomie individuelle peut alors engendrer une moralité diverse, voire contradictoire, où chaque « je » détermine son propre bien sans référence commune.

À l'inverse, on pourrait considérer que le « je » incarne un idéal moral universel, et que l'individu agit en se conformant à des principes universels, qui transcendent les particularités personnelles. Cela soulève une autre difficulté : si les principes moraux sont universels, d'où viennent-ils ? Qu'est-ce qui rendrait un principe moral universel et acceptable pour tous ? Cet idéal suppose l'existence d'un fondement commun à tous les sujets qui agissent, un fondement qui pourrait être, par exemple, la raison, la dignité humaine, la recherche du bonheur partagé ou une prédisposition au sentiment (du bien). Cette perspective universelle repose sur l'idée que, malgré les différences individuelles, il existe une dimension morale commune qui lie chaque « je » à un « nous » universel, en tant que membres d'une même humanité morale.

Entre ces deux conceptions, il existe cependant des degrés intermédiaires, comme le suggèrent les concepts de général et de particulier. Certains principes moraux peuvent être partagés par des groupes, des cultures ou des traditions spécifiques, sans pour autant atteindre l'universalité complète. Ainsi, des normes morales peuvent être générales (acceptées au sein d'une société) ou particulières (propres à un individu ou à une culture spécifique). Par exemple, le respect des anciens peut être un principe partagé au sein de nombreuses cultures (général) sans pour autant être universellement prescrit, ou l'honnêteté peut être une valeur universelle, mais vécue différemment en fonction des contextes (particulier).

La réponse de Kant : l'impératif catégorique

L'impératif catégorique, concept central de l'éthique de Kant, est une règle morale universelle et inconditionnelle qui guide les actions humaines. Selon Kant, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, la morale ne peut pas dépendre de préférences personnelles ou de circonstances changeantes, mais doit être fondée sur des principes rationnels applicables à tous. L'impératif catégorique représente donc ce principe universel qui permet de distinguer les actions moralement bonnes des autres.

Kant distingue deux types d'impératifs : les impératifs hypothétiques et l'impératif catégorique. Les impératifs hypothétiques sont conditionnels : ils se présentent sous la forme « Si tu veux X, alors tu dois faire Y ». Par exemple, « Si tu veux être en bonne santé, tu dois faire de l'exercice ». Ces impératifs ne sont valables qu'en fonction des désirs ou des objectifs personnels de chacun.

L'impératif catégorique, en revanche, est inconditionnel. Il impose une obligation morale indépendante des préférences individuelles, applicable à tout être rationnel. Ainsi, contrairement aux impératifs hypothétiques, l'impératif catégorique ordonne d'agir d'une certaine manière simplement parce que c'est moralement juste, sans se référer à un but particulier.

Kant propose plusieurs formulations de l'impératif catégorique qui se complètent et s'éclairent mutuellement. Nous retenons deux formulations : la première qui énonce la loi universelle et la deuxième qui porte l'accent sur le respect de la dignité humaine.

La première formulation de l'impératif catégorique se présente ainsi : « Agis uniquement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir qu'elle devienne une loi universelle ». Cette formulation invite à évaluer chaque action en se demandant si la maxime qui la motive pourrait être adoptée par tous sans contradiction. En d'autres termes, il s'agit de vérifier si l'on peut vouloir que le principe de notre action soit une loi morale universelle. Par exemple, si une personne envisage de mentir pour obtenir un avantage, elle devrait se demander : « Et si tout le monde mentait pour obtenir ce qu'il veut ? ». Elle constaterait que la pratique du mensonge, si elle devenait universelle, rendrait impossible la confiance nécessaire aux relations humaines, et donc le mensonge serait moralement inacceptable.

La seconde formulation de l'impératif catégorique est : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen ». Cette formulation met en avant la dignité inhérente à chaque individu, qui doit toujours être respecté pour lui-même et non utilisé uniquement comme un instrument pour atteindre un autre but. Ainsi, mentir ou manipuler quelqu'un pour obtenir un gain personnel reviendrait à traiter cette personne comme un simple moyen et violerait cet impératif. Kant affirme que la dignité humaine est absolue et que chaque être rationnel mérite d'être traité avec respect.

L'impératif catégorique incarne donc l'idéal d'une moralité universelle, indépendante des circonstances ou des intérêts personnels. Il pose une morale de l'autonomie : les individus ne se contentent pas de suivre des règles imposées par l'extérieur, mais agissent en fonction de principes rationnels qu'ils pourraient eux-mêmes vouloir voir appliqués par tous. Cette autonomie morale est un des aspects fondamentaux de la dignité humaine pour Kant. Malgré son ambition, l'impératif catégorique est parfois critiqué pour son caractère rigide et absolu, qui peut rendre difficile son application dans certaines situations complexes. Par exemple, dans des situations de conflit de devoirs, l'impératif catégorique peut ne pas offrir de solution claire, car il interdit aussi bien de sacrifier une vie que de rester passif devant une catastrophe. Certains philosophes ont également souligné que l'éthique kantienne, trop ancrée dans la raison, pourrait manquer de sensibilité aux émotions ou aux contextes particuliers des dilemmes moraux.

Éthique et morale dans le contexte des sciences biologiques

Dans le contexte philosophique, la morale se réfère généralement à un ensemble de valeurs, de règles ou de normes qui dictent ce qui est considéré comme bien ou mal au sein d'une société. Elle implique des impératifs et des prescriptions qui peuvent varier selon les cultures et les époques. La morale est donc souvent perçue comme un cadre stable de comportements appropriés, fondé sur des traditions, des coutumes ou des croyances partagées.

L'éthique, en revanche, est davantage une réflexion critique sur ces normes et valeurs. Elle interroge les fondements de la morale et explore les raisons qui justifient telle ou telle action. L'éthique est particulièrement importante dans le contexte des sciences, car elle permet de questionner les implications des pratiques scientifiques au-delà des seuls impératifs techniques. Dans le domaine biomédical, l'éthique vise à déterminer ce qui est juste, respectueux et bénéfique pour l'individu et la société, en tenant compte des progrès scientifiques et de leurs répercussions sur la vie humaine.

Éthique appliquée aux sciences biologiques

En sciences biologiques et biomédicales, l'éthique se concentre sur des sujets complexes comme le respect de l'autonomie des individus, la protection de la dignité humaine, et la recherche du bien commun. Ces questions touchent à des domaines variés, allant de la recherche sur les cellules souches et la manipulation génétique à la fin de vie, en passant par la procréation assistée et la médecine prédictive. La réflexion éthique dans ces domaines n'est pas seulement théorique ; elle vise également à guider les pratiques des chercheurs et des cliniciens pour assurer un usage responsable et humain des techniques biomédicales.

Les principaux défis de la technique dans le domaine du vivant

L'avancée des sciences biologiques et biomédicales a ouvert la voie à de nombreuses techniques qui posent des questions éthiques fondamentales. Parmi les principaux défis, nous aborderons ici trois domaines essentiels : la génétique, la reproduction assistée, et la manipulation du génome.

Génétique et médecine prédictive : Les progrès de la génétique permettent aujourd'hui de mieux comprendre les prédispositions génétiques et d'anticiper les risques de maladies, ce qui soulève des questions éthiques importantes. D'un côté, la médecine prédictive peut améliorer la prévention et permettre un suivi plus précis des patients. D'un autre, elle pose des problèmes de *confidentialité* et de *discrimination génétique* : l'accès à ces informations pourrait-il influencer l'embauche, l'assurance ou les relations interpersonnelles ? À quel point peut-on garantir le respect de la vie privée des individus tout en exploitant le potentiel de la génétique pour la santé publique ?

Reproduction assistée : La reproduction assistée, par le biais de techniques comme la fécondation in vitro (FIV), le don de gamètes, et la gestation pour autrui (GPA), soulève des questions éthiques, sociales et légales. Ces pratiques interrogent les concepts de *famille* et de *parenté* et soulèvent des dilemmes sur la *dignité* et le *respect de l'être humain*. Par exemple, doit-on permettre l'accès à ces techniques à tous, sans distinction de statut conjugal ou d'orientation sexuelle ? Et comment gérer le statut des embryons, souvent conçus en surnombre, dans le cadre des FIV ?

Manipulation du génome et biotechnologies (CRISPR-Cas9) : La technologie CRISPR-Cas9, qui permet une modification ciblée du génome, a révolutionné les possibilités de la biologie moderne. Avec cette technique, il est désormais possible de corriger des anomalies génétiques et de prévenir certaines maladies. Cependant, la manipulation génétique soulève des inquiétudes quant à l'*eugénisme* et au *transhumanisme*. Jusqu'où peut-on légitimement aller dans la modification de l'humain ? Existe-t-il un risque de transformer la médecine en une pratique d'optimisation des individus, au-delà des seules considérations de santé ? La manipulation génétique pose également la question de l'irréversibilité des modifications transmises aux générations futures, et des effets potentiellement imprévus de ces changements.

Il est essentiel de souligner que les sciences biomédicales ne posent pas seulement des défis techniques, mais aussi des dilemmes éthiques et sociaux qui nécessitent une réflexion approfondie. Cette introduction permet de poser les bases des questionnements qui jalonnent le cours, en insistant sur le fait que l'éthique est un domaine de réflexion critique indispensable pour comprendre les implications de la science sur la société et sur la nature humaine elle-même.

Le tramway de Philippa Foot

Le casse-tête du train est une expérience de réflexion destinée à nous faire appréhender nos intuitions morales. D'abord présenté par Philippa Foot, voici sa forme de base: un train sans conducteur roule sur une voie ferrée. Sur cette voie, cinq personnes sont attachées aux rails. Heureusement, il est possible d'actionner un aiguillage pour envoyer le train sur une voie secondaire et les sauver. Hélas, sur cette voie est attachée une sixième personne qui sera tuée si vous le faites. Qu'allez-vous décider? La majorité des gens disent qu'il faut actionner l'aiguillage. Si l'on suit l'éthique utilitariste, où une action est bonne dans la mesure où elle augmente le bonheur général, il semblerait que la meilleure chose à faire soit de dévier la course du train. Cependant, Judith Jarvis Thompson suggère une variation intéressante à ce problème de train, qui montre que nos intuitions utilitaristes ne sont pas toujours fiables. Le scénario est le même sauf que, cette fois, vous êtes sur un pont sous lequel va passer le train incontrôlable, et un homme se tient près de vous. La seule manière de sauver les cinq personnes est de le pousser pour qu'il tombe sur les rails et arrête ainsi le train. Est-ce la bonne action à accomplir? Le calcul moral semble être le même: une personne est sacrifiée pour en sauver cinq. Mais, cette fois, l'intuition morale est différente: les gens pensent qu'il serait mal de pousser l'homme.

Barry Loewer, *Philosophies en 30 secondes*

L'expérience de pensée du tramway, imaginée par la philosophe Philippa Foot, est l'une des plus célèbres en éthique contemporaine. Dans sa forme la plus simple, elle pose la question suivante : un tramway est hors de contrôle et se dirige vers cinq personnes attachées sur la voie. Si vous actionnez une manette, le tramway changera de voie et ne tuera qu'une seule personne. Devrait-on sacrifier une vie pour en sauver cinq ? Cette expérience soulève plusieurs problématiques, dont l'impraticabilité de l'impératif catégorique kantien en situation de conflit de devoirs, la variabilité de nos intuitions morales selon les circonstances, et son lien avec les dilemmes bioéthiques concrets dans le monde médical.

L'éthique kantienne repose sur l'impératif catégorique, selon lequel les actions doivent être universalisables sans contradiction et respecter la dignité de chaque être humain comme une fin en soi. Dans le cas du tramway, cependant, cet impératif semble difficilement applicable : d'une part, Kant proscrit le sacrifice d'une vie, puisque chaque individu a une dignité inaliénable. D'autre part, ne pas agir pour sauver les cinq autres vies semble également moralement condamnable. L'impératif catégorique,

ici, conduit à un conflit de devoirs : le devoir de ne pas instrumentaliser une vie contre le devoir de sauver des vies. Ce dilemme montre une limite de l'éthique kantienne face à des situations tragiques où aucun choix n'est pleinement satisfaisant moralement. La situation du tramway invite ainsi à reconnaître que dans certaines situations, il est impossible de respecter tous les impératifs moraux en même temps, mettant en lumière l'impraticabilité de la rigueur kantienne en cas de dilemme où chaque choix implique des sacrifices.

L'expérience de pensée du tramway nous révèle également que nos intuitions morales ne sont pas rigides, mais tendent à varier selon les contextes. De nombreuses variantes de cette expérience existent, comme celle du « gros homme » : ici, au lieu de tirer une manette, on doit pousser une personne corpulente sur la voie pour arrêter le tramway et sauver les cinq personnes. Les études montrent que beaucoup sont moins enclins à accepter cet acte, bien qu'il mène aux mêmes conséquences (une vie contre cinq). Cette différence de réaction indique que nos jugements moraux sont influencés par des facteurs émotionnels et contextuels : le fait de devoir agir de manière plus directe (pousser un individu) ou le lien physique change notre perception morale de l'acte. Ce constat pose un défi aux théories éthiques rationnelles, car il montre que nos intuitions morales sont soumises à des variations sensibles, souvent inconscientes, qui influencent notre choix.

Bien que fictive, l'expérience du tramway ouvre également des perspectives vers des situations bien réelles, particulièrement dans le domaine biomédical, où les soignants font face à des dilemmes éthiques similaires. Par exemple, en réanimation, les médecins doivent parfois prendre des décisions tragiques quant à l'attribution des ressources rares, telles que des respirateurs, en période de crise sanitaire. Cette situation rappelle l'expérience du tramway : faut-il sacrifier certains patients en n'allouant pas de soins intensifs pour maximiser les chances de survie d'autres ? Les soignants se trouvent ici dans des situations où le principe kantien de respecter la dignité de chaque individu se heurte aux contraintes réelles de ressources limitées et à la nécessité de sauver le plus de vies possible. De même, des décisions liées aux greffes d'organes impliquent de choisir entre plusieurs patients pour un même organe disponible, ce qui peut également rappeler les dilemmes posés par le tramway.

L'expérience du tramway, ainsi, n'est pas seulement une fiction abstraite ; elle illustre des dilemmes éthiques profondément ancrés dans les réalités bioéthiques modernes. Face à de telles situations, il devient essentiel de réfléchir aux cadres éthiques permettant de guider l'action, tout en reconnaissant que ces cadres sont parfois inapplicables ou en tension. La complexité de ces choix, comme dans l'expérience de Foot, invite à développer une éthique flexible, capable d'intégrer le caractère tragique et imparfait de certaines situations humaines.